

focus sur

I AGRICULTRICES

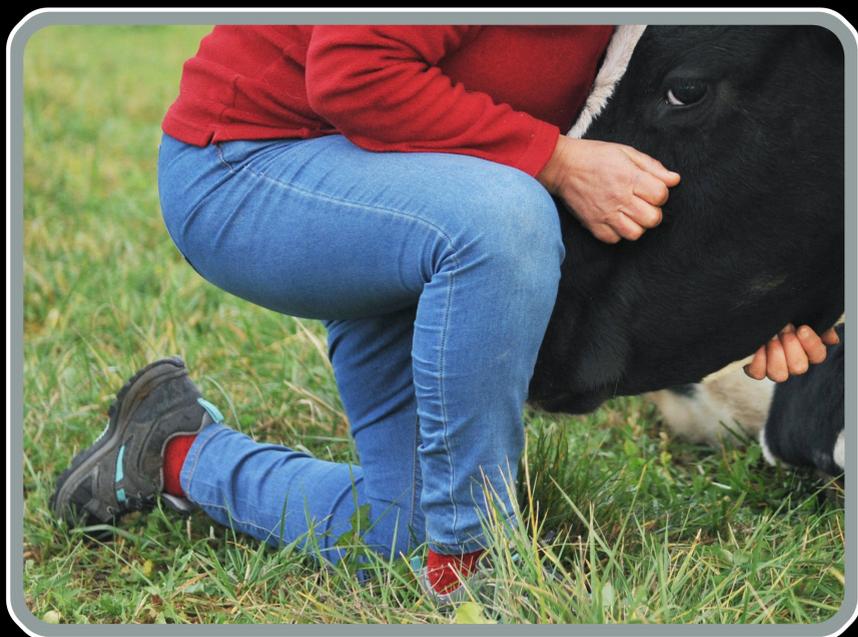
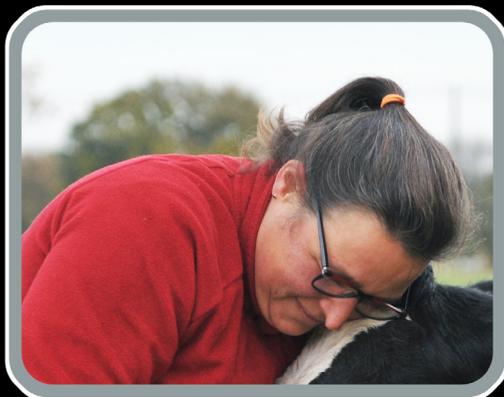
À PART ENTIÈRE

CULTURE

*Casser les
clichés identitaires*

Fanny Bouffort
LIBRE CRÉATION

DÉCRYPTAGE
REVENDICTIONS
POILUES !





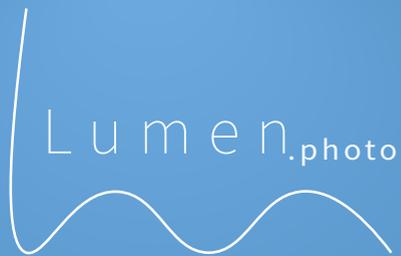
Celle qui

crée la scène de sa liberté

Son travail, c'est un patchwork de ses envies qui se combinent. C'est en ces termes-là qu'elle le définit. Fanny Bouffort est comédienne et metteuse en scène. Du 17 au 20 octobre, elle présentait au Théâtre de Poche à Hédé son deuxième spectacle, *L'appel du dehors*, à l'occasion du festival Marmaille, organisé par Lillico (et le 23 octobre au Théâtre du Cercle à Rennes). Du théâtre, elle en fait depuis l'enfance et en arrivant à Rennes, elle décide d'en faire son métier : « *J'étais intervenante auprès d'enfants au Théâtre du Cercle et là-bas, j'ai rencontré une bande de comédiens et comédiennes avec qui on avait les mêmes âges, les mêmes envies. On a commencé à se professionnaliser. Je suis intermittente depuis 2003.* » Passée par les bancs de la fac, à Rennes 2, en arts du spectacle, elle avoue avoir parfois complexé de ne pas avoir étudié dans une école spécialisée. Mais tout de suite après, elle reprend la barre de son navire et de sa confiance : « *Je suis mon instinct, mon intuition. Des formations, j'en ai fait au coup par coup. Et puis je me suis formée en jouant avec différentes compagnies.* » Grâce à la danse buto, également. Une discipline qu'elle trouve théâtrale, qui permet de travailler sur d'autres dynamiques et rythmes et qui « *redonne l'engagement d'être à 100% dans quelque chose.* » Après son premier spectacle, on lui dit qu'elle fait du théâtre d'objets. Fanny Bouffort préfère parler de paysage d'objets mais s'intéresse tout de même à cette dimension qu'elle apprécie pour son rapport à l'échelle (avec les objets miniatures), son langage cinématographique et surtout la pluralité et la multitude des manières de pratiquer ainsi que la réelle place donnée à la fiction et au récit. Ainsi, on pose les jalons d'un parcours animé par une recherche d'outils nécessaires et indispensables à l'artiste pour formuler et exprimer, théâtralement et poétiquement, les questions philosophiques qu'elle-même se pose. Et dans *L'appel du dehors*, c'est de liberté et de prise de risque qu'il s'agit. « *En réfléchissant à ce qui m'empêcherait de faire un deuxième spectacle, j'ai réalisé que la réponse*

était « rien ». Je suis libre de faire ce que je veux. Quand je crée, je me sens libre. Ma décision de mettre en place mes propres projets de mise en scène a pu avoir lieu grâce à l'équipe de Lillico qui m'a entourée et encouragée. Je travaille avec eux de manière intuitive sur une production « sur mesure ». Le temps de la création est un moment où je me sens assez libre. », souligne Fanny Bouffort. Deux textes vont créer le déclic : *L'éloge du risque* d'Anne Dufourmantelle et *Lys Martagon* de Sylvain Levey, auteur avec qui elle a commencé le théâtre et dont elle s'entoure pour l'écriture de sa deuxième pièce. C'est un coup de cœur pour le personnage de Lys, « *libre autant dans les paroles que dans les actes.* » Elle décide alors de faire le portrait « *de cette jeune fille qui déborde de partout, n'a pas trop de limites et figure bien la liberté.* » Son héroïne, c'est une enfant qui entretient un rapport privilégié avec la nature, le côté sauvage et le côté contemplatif, et invite un petit garçon à sortir de sa chambre, à faire l'expérience du dehors, pour l'initier à sa vision du monde. Elle est à la marge mais on a envie de la suivre. « *C'est marquant parce que j'ai travaillé avec des enfants de l'école des Gantelles pour ce projet (de janvier à juin 2019, ndlr) et ils avaient plus tendance à se retrouver dans le personnage du petit garçon. Humainement, c'était très intéressant d'être au contact des enfants. Les moments informels ont été les plus marquants pour moi. En atelier, ils faisaient ce que je leur demandais et ça m'a fait réfléchir justement au thème de la liberté parce que finalement, je leur imposais des choses...* », commente la metteuse en scène. Advient maintenant un autre temps qui l'enthousiasme tout autant : le moment de la représentation. Là où tout peut se passer : « *Ça me plait d'être à fond dans ma partition, au plus près de ce qui est prévu et de m'abandonner dans cet espace-temps un peu bizarre entre le spectateur et moi. C'est un vrai abandon qui n'est pas donné à tout le monde.* » Elle donne envie de prendre le risque et de s'embarquer à la découverte et à la rencontre des infinis paysages d'objets qu'elle crée. En toute liberté.

■ MARINE COMBE



Rencontrez des modèles et des photographes à Rennes

Créez votre profil sur Lumen.photo
et rencontrez des modèles et des photographes
sur Rennes, Brest, Lorient, Vannes, etc.

Premier réseau social photographique,
anciennement nommé Modèles-Bretagne,
Lumen.photo a pour but de faire se rencontrer
les gens dans la vie réelle, pour faire des photos.

Et c'est gratuit. Et sécurisé.

<https://lumen.photo>



ÉDITO | L'URGENCE : SORTIR DU DÉNI
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Elles ont subi des violences parce qu'elles sont femmes. Elles subissent au quotidien des discriminations parce qu'elles sont femmes, racisées, intersexes, lesbiennes, bis, trans, handicapées, sans domicile, sans papiers, (ex-)détenues, grosses, exubérantes, nullipares, sportives, droguées, alcooliques... Tout ce qui n'entre pas dans la vision que l'on a d'une femme blanche cisgenre hétérosexuelle parfaite mère de famille, tendre épouse, sensuelle amante, employée modèle, etc. etc. Leurs témoignages, plus ou moins entendus (et souvent peu compris), sont nombreux. La violence de la non prise en compte de leurs paroles s'ajoute alors à la violence des vécus, qui relèvent et révèlent des violences systémiques, instaurées et entretenues par le capitalisme et le patriarcat. Malgré la difficulté à entendre et à accepter le contenu des témoignages, il est essentiel que ceux-ci ne soient pas ignorés, méprisés, minorés, contredits ou interrompus. Il est fondamental et vital que les personnes ayant été à un moment donné et/ou à plusieurs reprises victimes de violences puissent parler, s'exprimer librement. Alors oui, c'est dur d'écouter et d'entendre ce qu'elles ont subi, ce qu'elles subissent encore et ce qu'elles et d'autres subiront demain et après-demain. Il y a urgence à sortir du déni, à pointer les impensés. Tous les mois, nous avons la chance de rencontrer des femmes investies, engagées et passionnantes qui nous livrent leurs vécus, leurs ressentis, leurs réflexions, leurs actions – individuelles et/ou collectives – et qui nous rappellent pourquoi il y a urgence à sortir du déni et à valoriser cette plus que moitié de l'humanité.



RECONNAITRE LA TRANSPHOBIE ET LA VIE DES PERSONNES TRANS

« Et tu vas changer de sexe ? », « Mais du coup, comment tu vas faire pour avoir une vie INTIME avec quiconque dans ta vie ? », « Désolé, je fais de mon mieux, comprends moi c'est difficile ». Voilà les questions et réponses d'une mère à qui son fils vient de dire qu'il est un homme trans. Cette situation, Laurier The Fox, auteur et dessinateur militant trans, la croque en BD dans son projet *ReconnaiTrans* qui, à partir de témoignages anonymes, participe à la reconnaissance de la transphobie ainsi qu'à la reconnaissance de la vie des personnes trans. Du 25 novembre au 4 décembre, Iskis – centre LGBTI+ de Rennes prêtait une série de planches à la galerie du 4Bis, à l'occasion du TDoR (Transgender Day of Remembrance). Une belle opportunité de découvrir le talent de Laurier The Fox et de comprendre que la transphobie se niche, au quotidien, dans des remarques que les personnes cisgenres vont considérer comme « banales », « maladroitement » ou de la « curiosité ». Comme le montre la planche « L'entretien » avec la remarque de l'employeur : « Attends mais t'es pas UNE trans toi ? Non parce que sinon ça serait super bien fait ! HA HA », ou la planche « À la gueule » dans laquelle le vendeur d'un magasin indique « NON c'est la cabine « homme » ici » et insiste « De toute évidence vous n'êtes pas un homme, ces cabines ne sont pas faites pour vous. Allez dans celles qui vous sont destinées : les femmes MA-DE-MOISELLE », ces éléments sont humiliants, potentiellement traumatisants, voire dangereux pour la personne concernée. Pour en savoir davantage sur le projet *ReconnaiTrans*, c'est simple : laurierthefox.tumblr.com

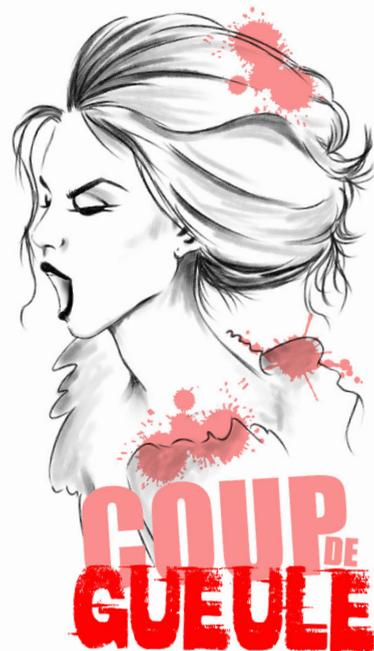
■ MARINE COMBE

BRISER LE SILENCE

PAS DE HONTE DU CÔTÉ DE LA CULTURE PATRIARCALE

Toujours le même foutu schéma qui se reproduit. Aujourd'hui, tout le monde est d'accord : les inégalités entre femmes et hommes existent et la violence, ohlala, c'est dramatique. Mais quand il s'agit de mettre ça en pratique, patatra, les idéaux s'effondrent. À la manière du glyphosate, les artistes bénéficient d'une sorte d'aura protectrice appelée la mauvaise foi (ou pouvoir de l'argent...). Ici, elle veut que l'on sépare l'homme de l'artiste. Par confort. Pour pouvoir aller voir tranquillement Bertrand Cantat en concert ou le dernier film de Roman Polanski au cinéma... On continue de cautionner les œuvres et les actes, de mecs accusés d'agressions physiques, sexuelles, de viols, de pédophilie, de meurtres. Pourquoi ? Ah oui : parce qu'il faut respecter la présomption d'innocence. Et parce qu'il faut ouvrir le débat, comme le signale Arthur Nauzyciel, directeur du TNB dans son communiqué expliquant pourquoi il maintient la projection de *J'accuse*. C'est à gerber. Ces mecs-là, on les écoute. Les femmes, celles qui dénoncent leurs agresseurs et celles qui dénoncent le système patriarcal et le dysfonctionnement de la société, des forces de l'ordre et de la Justice, elles, sont condamnées au rang d'hystériques, de fauteuses de troubles, de féminazies, de femmes vénales et vengeresses... Heureusement qu'elles sont là. Heureusement qu'elles protestent devant le TNB et le cinéma Gaumont à Rennes. Heureusement qu'elles écrivent des lettres ouvertes à Arthur Nauzyciel. Heureusement. Parce que ce sont elles qui amènent le débat. Elles n'en sont pas les censeuses. Bien au contraire.

■ MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | NOVEMBRE 2019

- La tête libre - p.2
- Les accusés, rarement inquiétés - p.6
- Je fais ce que je veux, avec mes cheveux - p.8
- La politique en bref - p.9
- Les ondes de la jouissance - p.10
- Force paysanne - p.12
- La danse des clichés - p.28
- La culture en bref - p.30
- L'aventure de Lily - p.31
- Verdict - p.33
- YEGG & the city - p.34

LA RÉDACTION | NUMÉRO 85

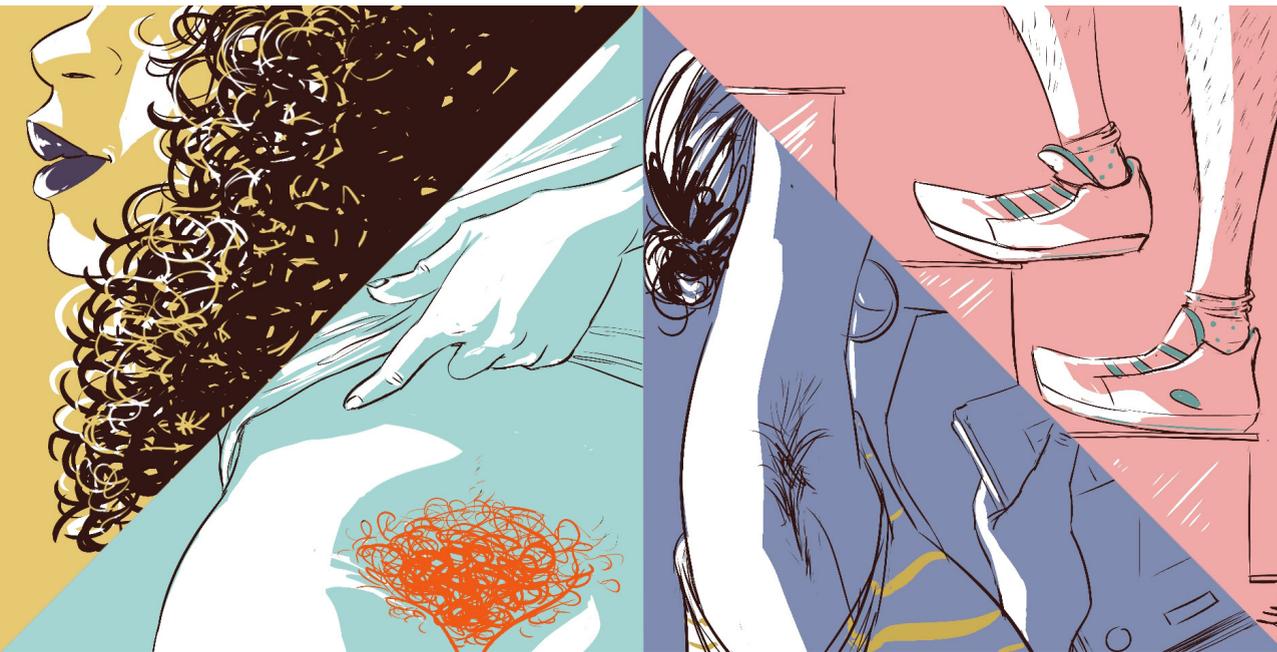
YEGG | 22 RUE DE BUFÉRON 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr
CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

LES POILS, C'EST LA VIE !



Que connaît-on réellement de nos cheveux et de nos poils ? Et que disent-ils de nous à travers les époques et les modes ? La journaliste et autrice rennaise Morgane Soularue nous éclaire sur le sujet dans *Cheveux et autres poils*, paru en octobre 2019.

Saviez-vous qu'à l'Antiquité, les ornements des tresses des enfants égyptiens précisaient leur rang social ? Qu'au Moyen-Âge, c'est d'abord l'église catholique qui a imposé aux femmes de se couvrir la tête ? Que le métier de coiffeur était réservé aux hommes jusqu'au XXe siècle ? Morgane Soularue ne brosse pas les clichés dans le sens du poil. Bien au contraire. Son livre, illustré par Camille de Cusac, recèle de données fascinantes concernant non seulement le côté scientifique et l'histoire de nos pelages mais aussi et surtout leurs pouvoirs et leurs revendications. Au départ, l'ouvrage destiné aux ados a été pensé par Thomas Dartige, éditeur chez Gallimard Jeunesse. En écoutant *Canal b*, et plus précisément l'émission « Les Héroïnes », produite et animée par Morgane Soularue, chargée d'éducation aux médias pour la radio rennaise, il se dit qu'une petite dose de féminisme ne ferait pas de mal aux destinataires du bouquin. Il contacte, en juillet 2018, la journaliste qui accepte immédiatement, consciente qu'il y a largement matière à faire un livre. « Depuis la nuit des temps, on ne fait pas n'importe quoi avec nos cheveux. Depuis toujours,

c'est un gros marqueur social qui enferme les gens et c'est regrettable. Et à chaque fois, on remarque que les femmes doivent avoir la peau lisse et les cheveux longs. », souligne l'autrice qui affirme une réelle volonté de casser les codes, rompant avec l'image modèle de la blonde aux cheveux lisses, et en remettant les choses dans leur contexte. Notamment en ce qui concerne ce qu'elle appelle les divergences capillo-générées : « Hommes et femmes ont le même nombre de follicules pileux. C'est juste une histoire d'hormones qui fait que les femmes ont moins de poils. Faut qu'on se libère des injonctions. Je pensais naïvement que les trentenaires d'aujourd'hui se libéraient mais en fait, après plusieurs discussions à la sortie du bouquin, je me suis rendue compte que c'est cette génération qui s'épile intégralement et que les mecs ne supportent pas de voir un poil sur une meuf ! Le poil n'est pas là pour rien ! Il est utile, il protège des infections. » Dans *Cheveux et autres poils* – prochainement traduit en anglais – on se passionne pour ce sujet captivant, et pourtant si peu étudié, qui grouille d'éléments clés permettant de décrypter les sociétés. **MARINE COMBE**

bref

CULTURE DU VIOL

Le 26/11, Valérie Rey-Robert, fondatrice du blog Crêpe Georgette et autrice de l'essai *Une culture du viol à la française*, animera à 17h30, une conférence au cours de laquelle elle analysera et définira les violences sexuelles, au Tambour, dans le cadre des Mardis de l'égalité. Suivra à 19h30 *Concerto pour salopes en viol mineur*, une pièce écrite et jouée par la compagnie La Divine Bouchère.

bref

sur la toile

bref

25 NOVEMBRE

Comme chaque année à l'occasion du 25 novembre, journée internationale de lutte contre les violences faites aux femmes, la ville de Rennes, les associations féministes et les structures engagées, se réunissent pour une série d'événements autour de la thématique. Jusqu'au 8 décembre, conférences, colloques, pièces de théâtre, expo et stage d'auto-défense sont organisés pour comprendre les systèmes d'oppression et lutter contre.

bref

sur la toile

chiffre du mois

27/11

Une rencontre autour de l'écoféminisme est organisée au bar Li'Amaryllis à 20h, par le collectif Résistance Écologiste Rennes.

chiffre du mois

le tweet du mois

Le Sénat a adopté la proposition de loi qui vise à interdire le voile aux mères accompagnatrices. Un pas de plus vers l'atteinte à la dignité et la liberté de nos concitoyennes qui portent le voile. Scandaleux... #Voile #islamophobie
Lalab @AssolLalab / 29-10-2019

L'ACTU FÉMININE EST À SUIVRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



AGATHE JEANNEAU

ANIMATRICE DE L'ÉMISSION
« BONJOUR » SUR CANAL B

Depuis début novembre, le dimanche soir à 23h, les ondes frétilent grâce à « Bonjour », une émission à écouter la main dans la culotte, ou non, sur le sexe et la jouissance sous toutes ses formes. C'est excitant, exaltant, c'est décomplexant, plaisant et c'est marrant ! Elle en est la voix principale, accompagnée d'Eva Zimmer et de Kamourai Satin.

D'où est venue l'idée ?

Elle est venue un peu d'un désir profond mais pas du tout assumé au départ genre « ce serait super sympa de faire ça ». Je suis assez libre avec mes proches, je peux parler de sexualité très simplement et de manière très détaillée. Ça me fait beaucoup rigoler. Il y a deux ans, je me suis retrouvée célibataire et j'en ai pas mal profité et c'était plutôt sympa et drôle. Je partageais ça avec mes proches et ils me disaient que c'était cool parce que j'en parlais librement, tranquillement, avec humour, avec légèreté, etc. Et donc, j'ai lancé l'idée d'une émission là-dessus. J'ai bossé au festival Mythos au printemps dernier et avec l'équipe, on avait des conversations légères on va dire... J'ai parlé de mon idée à Armel (*Talarmain, ndlr*), l'attaché de presse de Mythos. Il m'a mis en lien avec Patrick Florent (*directeur de canal b, ndlr*). Ça a pris une réalité que je n'imaginai même pas.

Que s'est-il passé jusqu'à la création du pilote ?

Pas mal de moment où je me suis dis que c'était n'importe quoi, je me posais la question de la légitimité... Je me demandais comment ne pas passer pour une sexologue, pour une médecin ou autre. Je n'ai aucune formation sur le sujet. Je connais le sexe parce que je le pratique, comme tout le monde. Et en me disant ça, je me suis dit que je n'avais pas moins de légitimité que n'importe qui finalement. Le sexe n'est pas réservé aux pros. Je veux juste essayer d'avoir un axe assez ouvert, assez libéré et assez chaleureux pour que chacun-e y trouve quelque chose. Avec l'envie que ce soit un moment qui peut être un peu léger. Nous ramener à ce truc un peu fondamental que l'on partage tous. La liberté de pouvoir prendre du plaisir et le revendiquer dans un moment où on est peut-être dans une phase où les gens se recroquevillent un peu sur eux.

Dans la première émission, vous demandez à votre invitée « Le sexe, pour quoi faire ? ». On vous pose la même question !

Pour le plaisir indéniablement ! Mais aussi pour la reconnexion avec son propre corps, ce qu'on ne fait pas tout le temps, ce qu'on oublie de faire, sauf si vraiment on fait du yoga tout le temps... Se reconnecter et être dans un rapport sensoriel aux choses. Même si y a dans le sexe une part de fantasme et donc d'intellect et d'imaginaire, c'est important de reconnecter ça avec les sens. C'est un partage et un moment de cohésion et de symbiose. Dans l'émission, c'est vraiment de l'intuitif. Il faut doser la part de soi qui peut être commune avec plein de gens. J'espère pouvoir parler bondage, SM, fist, autant que masturbation et... je sais pas, zoophilie ? Non, peut-être pas. Plus sérieusement y a pas de limite. Ce qui est important, c'est d'être inclusif et ne pas penser que hétérosexualité. J'en ai envie.

MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL

L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

AGRICULTRICES:

cultiver l'égalité

En 2010, un quart des exploitations agricoles françaises étaient dirigées par des femmes. En 1970, elles étaient 8%. L'augmentation du nombre de femmes accédant à des statuts équivalents à ceux des hommes est réjouissante. Oui mais reste encore à faire évoluer les mentalités quant à leur réelle place. Celle d'agricultrices à part entière. C'est dans cette optique qu'œuvre le groupe non mixte Les Elles de l'Adage 35. Ensemble, elles échangent autour de leurs ressentis et expériences, partagent leurs doutes et leurs questionnements et organisent des actions visant à tordre le cou aux clichés patriarcaux. Elles nous ouvrent les portes de leurs exploitations et de leurs vécus.



Dans le champ de L'EMANCIPATION



© CÉLIAN RAMIS

Tout le monde s'accorde à dire que les femmes ont toujours participé au travail de la terre. C'est un fait. C'est historique. Mais dans l'imaginaire collectif, elles ne sont pas agricultrices à part entière. Elles sont femmes d'agriculteurs et donnent un coup de main. À la traite, à l'alimentation, aux soins des animaux, aux récoltes, à la comptabilité... Un petit coup de pouce, en somme, sur leur temps de loisir, en plus de l'éducation des enfants, de la préparation des repas, des tâches ménagères, etc. N'en déplaisent aux idées reçues, elles sont de plus en plus nombreuses à choisir la paysannerie, à s'installer avec leurs conjoints, bâtissant ainsi leurs projets de vie et professionnels ensemble, à se former et à obtenir le statut de cheffes d'exploitation. Pourtant, les préjugés persistent et perdurent. Quelles sont les difficultés rencontrées par les agricultrices aujourd'hui et comment s'organisent-elles pour prendre leur place au sein d'un secteur d'activité qui reste, dans les mentalités, un bastion masculin ?

Les 27 et 28 février 2019, la compagnie On t'a vu sur la pointe mêlait témoignages d'agricultrices et récit familial fictionnel dans un théâtre documentaire saisissant et impactant. Les premières représentations, en milieu urbain, de *Héroïnes* ont eu lieu au théâtre de la Paillette à Rennes (la rédaction y était et avait réalisé un article à la suite du spectacle, publié dans le numéro 78 – mars 2019, on le publie à nouveau ici).

HÉROÏNES SILENCIEUSES

Elles sont des héroïnes qui s'ignorent. Longtemps invisibilisées, ces filles ou femmes d'agriculteurs ont pourtant toujours participé au quotidien des fermes. Le terme féminisé n'entre dans le *Petit Larousse* qu'en 1961 alors qu'en 1914 la France les a appelées à la terre pour soutenir l'effort de guerre. « *La France t'appelle et puis t'oublie.* », murmure Cécile, poursuivant sa chronologie : en 1999, elles deviennent conjointes collaboratrices et en 2006, elles peuvent enfin s'émanciper de leurs maris pour devenir des agricultrices à part entière. Cécile, elle, veut comprendre l'histoire de ces femmes. Elle veut « *faire entrer les voix de toutes celles qui peuplent l'arbre de (s)a généalogie* ». De la paysanne à la cheffe d'exploitation, de son arrière-grand-mère à sa sœur, les femmes de sa lignée ont toujours été agricultrices. Avec *Héroïnes*, la compagnie On t'a vu sur la pointe leur rend hommage et interroge leur place dans le milieu agricole au fil d'un siècle de labeur qui

a non seulement vu les engins se moderniser – pour répondre à une demande plus importante de production - mais aussi les campagnes se vider. Pour les femmes, « *les difficultés ne sont plus exactement les mêmes, elles se sont simplement déplacées. Mais on voit qu'il y a parfois une incompréhension des anciennes face aux difficultés des nouvelles.* », souligne Anne-Cécile Richard, autrice, metteuse en scène et comédienne, qui a effectué une résidence au long cours, accompagnée d'Antoine Malfettes, auteur, metteur en scène et comédien, à la maison de retraite de Guéméné-Penfao : « *En écoutant les histoires des résidentes, leurs conditions de vie, on a eu envie d'en parler. On a alors interviewé des agricultrices à la retraite et des agricultrices en activité. C'est intéressant de rencontrer des femmes qui ont fait ce choix de vie aujourd'hui, car il y a beaucoup de conversion professionnelle vers ce secteur. Et c'est très intéressant aussi d'avoir le témoignage des anciennes car les femmes des années 50 parlent difficilement. Elles n'ont pas l'habitude de parler d'elles, de leur vie.* »

Dans ce seule-en-scène, le public suit la conférence de Cécile qui ne cesse de poser des questions sur ces héroïnes oubliées, ces héroïnes qui jamais ne se plaignent et qui pourtant souffrent en silence. Si elle nous donne à entendre concrètement les voix des interviewées, la protagoniste nous délivre également l'histoire



© CÉLIAN RAMIS



© CÉLIAN RAMIS

intime des femmes de sa famille, liées par leur métier mais aussi par une nappe blanche qui se transmet de génération en génération, jusqu'à ce qu'elle en devienne la propriétaire, après le suicide de sa sœur. Un spectacle intense et sensible dans lequel la fiction vient donner un coup de fouet à une actualité dramatique à laquelle chacun-e assiste en silence : « *Ce sujet concerne tout le monde.* »

L'EFFORT DE GUERRE...

En août 1914, le président du Conseil, René Viviani, en appelle ainsi aux femmes : « *Debout, femmes françaises, jeunes enfants, fils et filles de la patrie ! Remplacez sur le champ de travail ceux qui sont sur le champ de bataille. Préparez-vous à leur montrer, demain, la terre cultivée, les récoltes rentrées, les champs ensemencés ! Il n'y a pas dans ces heures graves de labeur infime. Tout est grand qui sert le pays. Debout ! À l'action ! À l'œuvre ! Il y aura demain de la gloire pour tout le monde !* » Et pourtant, malgré le travail fourni par les centaines de milliers de femmes sur les exploitations, au lendemain de la guerre, on les a déjà oubliées les paysannes.

Elles œuvrent toujours au travail de la terre, des cultures, des récoltes, à la traite, aux soins des animaux, etc. Aux côtés de leurs conjoints. L'agriculture est considérée comme une affaire d'hommes. Parce qu'elle est physique. Parce qu'elle est éprouvante. Les épouses ne travaillent pas, elles aident. Nuance... Pendant très longtemps, le seul statut (informel) qu'elles auront sera celui d'aide familiale.

Pour un début de changement, il faut attendre les années 60 comme l'indique le site gouvernemental de l'agriculture : « *Ce sont les importantes transformations de l'activité agricole, ainsi que le développement des mouvements féministes des années 60, qui ont rendu légitime une revendication des femmes pour la reconnaissance de leur travail. L'obtention d'un statut professionnel distinct de leur situation matrimoniale semblait alors primordiale. Une première réponse juridique a vu le jour en 1962 avec la création des GAEC (groupements agricoles d'exploitation en commun), permettant à des agriculteurs de s'associer. Toutefois, cette loi, qui empêche deux époux d'être seuls associés,*

a principalement profité aux fils d'agriculteurs s'appropriant à reprendre l'exploitation, maintenant ainsi l'épouse comme aide familiale. En 1973, le statut « associé d'exploitation » a eu des conséquences similaires. »

L'ÉVOLUTION DES STATUTS

L'histoire se poursuit dans les années 80 avec l'arrivée du statut de « co-exploitante » : les femmes peuvent désormais, officiellement, accomplir les actes administratifs nécessaires à la bonne gestion de la ferme. Et en 1985, apparaît l'EARL (exploitation agricole à responsabilité limitée) qui permet aux conjoints de s'associer tout en individualisant leurs tâches et leurs responsabilités. « *Toutefois, il s'agit d'une identité professionnelle à partager avec le mari, et non d'un droit personnel attribué aux femmes.* », précise le site. Ce sont là les prémices d'avancées nouvelles qui se profilent. En 1999, la loi d'orientation agricole instaure le statut de « conjoint collaborateur », en 2006 la couverture sociale est étendue aux conjointes d'exploitants, en 2011 est autorisé le GAEC entre époux et en 2019, le congé maternité des agricultrices s'aligne

sur celui des salariées et indépendantes, soit 8 semaines (2 semaines avant l'accouchement et 6 semaines après l'accouchement), le décret prévoyant également une indemnité journalière pour celles qui ne pourraient pas être remplacées (sachant qu'en juin, un communiqué signé par les ministres de la Santé, de l'Agriculture et la secrétaire d'Etat chargée de l'égalité entre les femmes et les hommes signalait que 60% des agricultrices arrivaient à être remplacées... On ne sait rien en revanche de celles qui n'y parviennent pas...).

Lentement. On progresse. Sans que ce soit la panacée, on progresse. L'agriculture ne se féminise pas, les femmes ont toujours travaillé dans les exploitations. Les tâches accomplies par les paysannes et conjointes de paysans sont désormais rendues légèrement plus visibles et les statuts, quand elles en ont, leur apportent un peu plus de reconnaissance, sans oublier une protection sociale. Depuis les mouvements féministes et la création de statuts permettant de déclarer la partie réalisée par les agricultrices, les chiffres ont triplé. En 1970, elles sont 8% à

être cheffes d'exploitation ou coexploitantes. En 2010, elles sont 27%. Cependant, on constate également qu'elles restent majoritairement plus nombreuses à être conjointes actives non exploitantes (62% encore en 2010). Comme le souligne Anaïs Fourest, « *Le secteur de l'agriculture, c'est un microcosme de ce qu'on peut voir dans la société.* »

INTERROGER LES IDÉES REÇUES

Elle est animatrice au sein de l'Adage 35 et observe précisément ce microcosme à travers le groupe non mixte Les Elles, dont elle est la coordinatrice. L'Adage, c'est un Civam (centre d'initiatives pour valoriser l'agriculture et le milieu rural) fondé par des éleveurs et des éleveuses pour l'Agriculture Durable par l'Autonomie, la Gestion et l'Environnement. Bâti dans les années 90 sur les principes de l'éducation populaire, il est composé aujourd'hui, à l'échelle départementale, d'une centaine d'adhérent-e-s, réuni-e-s par leur volonté de se former à la pratique des systèmes herbagers pâturants autonomes. « *L'idée, c'est vraiment que les groupes – constitués par thématique – soient force d'échanges et de formations avec leurs pairs pour partager leurs questionnements et leurs expériences.* », explique Anaïs Fourest. Dans l'association, on compte majoritairement des éleveuses et éleveurs de vaches laitières mais la réflexion d'intégrer d'autres ruminants comme les chèvres et les moutons suit son cours

et on ouvre à l'agriculture biologique comme à l'agriculture conventionnelle : « *L'objectif est toujours la recherche d'autonomie.* » Pas étonnant dans cette dynamique que l'on trouve au sein de la structure un groupe non mixte, bien décidé à bouleverser les idées reçues et à interroger les stéréotypes.

« *Depuis plusieurs années, la réflexion autour de la place des femmes dans ce secteur se développe. Cette réflexion a plus ou moins d'écho selon les périodes. En Ille-et-Vilaine, en 2016/2017, le CA, qui est majoritairement masculin, a constaté une proportion inégale entre les femmes et les hommes lors des réunions et des formations. Le groupe vise alors à se questionner sur les freins à la participation des femmes mais aussi à chercher comment répondre au mieux à leurs besoins.* », précise la coordinatrice, qui mentionne, au départ, la réticence de certaines adhérentes, notamment les plus engagées dans le Civam, à constituer un groupe non mixte, comme le déclare d'entrée de jeu Marie Edith Macé, agricultrice à Melesse et vice-présidente de l'Adage : « *Quand on m'a dit que c'était un groupe ouvert uniquement aux femmes, avec aussi les conjointes de paysans, je disais « au secours », et puis je suis allée voir...* » Elle en fait toujours partie.

Avant la création, elles se sont renseignées sur les apports de la non mixité et ont pris conseil



© CÉLIAN RAMIS

auprès du Civam 44, déjà expérimenté dans ce domaine. Aujourd'hui, elles s'accordent sur les bienfaits d'un espace dédié aux paysannes et aux conjointes de paysans - quel que soit les statuts des unes et des autres - dans lequel se libèrent les paroles, s'échangent les parcours, les vécus et les ressentis et se crée au fur et à mesure un lien de confiance et devient une source d'émancipation.

ELLES MÈNENT L'ENQUÊTE

Au printemps 2019, Les Elles décident de réaliser une enquête pour mieux connaître les freins et les leviers quant à la progression de l'égalité femmes-hommes au sein de l'Adage : « *L'enquête est partie de l'envie de mieux connaître les femmes qui sont là. De mieux connaître leurs profils, leurs envies et leurs besoins.* » Qui sont-elles et que font-elles ? Ce sont dans un premier temps les deux axes d'interrogation de cette première approche. Parmi les 130 fermes – environ – de l'Adage (qui estime à une soixantaine les exploitations comptant des femmes ayant un statut), 49 femmes ont répondu : 36 paysannes, avec ou sans statut, et 13 conjointes de paysans. « *Il y a encore des femmes qui toute leur vie durant travaillent sur la ferme, sans statut, sans rémunération. C'est extrêmement précaire. Il y a quelques générations, c'était le lot de quasiment toutes les femmes sur les fermes. La grande majorité a un statut désormais et souvent, elles sont associées. Certaines s'installent*

seules, d'autres en couple, ou sont salariées, ou conjointes collaboratrices. Les profils sont différents. », commente Anaïs Fourest. Elles ont entre 25 et 70 ans et sont principalement issues du milieu agricole en ce qui concerne les agricultrices, et principalement non issues du milieu agricole pour les conjointes d'agriculteurs. Sur les 36 paysannes, 24 sont cheffes d'exploitation et 2 retraitées étaient anciennement cheffes d'exploitation. Sur ces 26 femmes, 15 indiquent que leur statut a évolué dans le temps avant de devenir cheffes d'exploitation.

L'enquête pose ainsi la question : « *En est-il de même pour les hommes ou est-ce le statut des femmes qui est le plus souvent la variable ajustable ?* » Page suivante, une autre interrogation est mise en évidence : « *Y a-t-il un lien entre le type de formation initiale et le sentiment de légitimité sur la ferme ?* » Sachant que la plupart d'entre elles n'ont pas de formation initiale agricole et ont exercé une autre profession avant de s'installer, souvent pour rejoindre le conjoint ou pour reprendre la ferme familiale. Concernant les conjointes d'agriculteurs, qu'elles aient une activité à temps plein ou à temps partiel en dehors de la ferme, dans le milieu agricole ou non, elles consacrent tout de même entre 0 et 5h par semaine en moyenne au travail sur l'exploitation (principalement pour aider/faire (à) la traite, le soin aux veaux, l'alimentation et l'entretien des espaces). Trois des répondantes passent plus



© CÉLIAN RAMIS



© CÉLIAN RAMIS

de 10h dans la semaine aux tâches de la ferme. Toutes aident à la comptabilité et à la gestion.

IL EST OÙ LE PATRON ?

« Partout, tout le temps, il y a toujours eu une grande implication des femmes dans la vie des fermes. Dans l'enquête, on s'est intéressées également à la répartition des tâches. Il n'y a aucune découverte, juste une confirmation d'une répartition « classique » et genrée : les femmes sont plus souvent chargées de la traite, des soins, de la compta, de la gestion, etc. Pas toujours heureusement ! Certains couples répartissent les astreintes, partagent les infos et les décisions et la gestion se fait de manière équitable mais ça reste minoritaire. », précise la coordinatrice des Elles. Finalement, leur point commun est là. Au-delà de leur métier, elles sont femmes, et composent avec les assignations imposées à leur genre. Alors la fameuse apostrophe de « Il est où le patron ? », en règle générale, elles la connaissent malheureusement bien. « Un jour, un technicien arrive et fixe un RDV avec Pascal (Renaudin, ndlr), c'est lui qui était là ce jour-là. C'est moi qui suis allée au RDV parce que c'était plus dans mon domaine. Pour nous, c'était naturel de faire comme ça, on ne s'est pas posés de questions. Ah bah le technicien il était surpris en me voyant, je dois pas avoir le look agricole. », rigole Lynda Renaudin. Elle poursuit : « Je peux vous dire que l'entretien ne s'est pas très bien passé... Faut toujours

ramer, c'est assez incroyable ! » Quand on arrive sur l'exploitation de Vert-Lait-Près, installée à Bréal-sous-Monfort, Lynda gère la traite des vaches et Pascal s'en va amener leur plus jeune fille, âgée de 9 ans, à l'école.

« Au niveau de l'organisation et des décisions, on fonctionne à 2. On prend les décisions ensemble. Après, on essaye d'équilibrer selon nos envies et nos compétences. On a forcément des domaines dans lesquels on est plus à l'aise. », nous dit-elle. Elle a de la gouaille, un grand sourire et du répondeur. Et il en faut visiblement pour affronter les remarques, les regards et les éléments qui peuvent sembler anodins mais ne le sont pas du tout : « En 2006, on a créé l'EARL, on est associé-e-s à 50-50. A ce moment-là, on a changé de banque. Bon alors, c'est moi qui suis rattachée à quelque chose d'existant du fait de mon installation mais la conseillère a quand même entièrement mis le compte au nom de Pascal. La femme n'est pas forcément reconnue dans son statut d'agricultrice. »

Face aux techniciens extérieurs, elle le dit, il ne faut surtout pas être en position de recul. Et ne pas accepter le moindre manque de respect quand ceux-ci ne veulent pas comprendre qu'ici, il y a une patronne, au même titre qu'un patron. « Pourquoi c'est l'homme qui dirige l'exploitation ? Pourquoi c'est l'homme qui prend les décisions ? On a le devoir de dire « On est là ! », c'est important. Si dans la vie de tous les jours,

on relève tous et toutes des inégalités du quotidien, on va avancer. », dit-elle.

CHEMINS DIVERS

Elles ont des parcours différents et des motivations différentes. Lynda Renaudin, elle, a fait des études de médecine et de droit. En rencontrant son mari, dont l'exploitation appartient à sa famille depuis de nombreuses générations (peut-être depuis la Révolution, nous confie-t-il), elle décide, il y a 20 ans, de se convertir à l'agriculture d'abord en tant que conjointe collaboratrice puis en tant qu'associée, après avoir obtenu un BTS agricole en un an, dans une formation pour adultes. « C'est une super expérience parce que ça donne vraiment une vision d'ensemble de l'exploitation, on aborde plein de points techniques, etc. », s'enthousiasme l'agricultrice de 43 ans, toujours désireuse d'apprendre et curieuse de tout ce qui attire à son troupeau, constitué d'une quarantaine de vaches laitières élevées, en agriculture bio : « Ce qui me plaît, c'est le contact avec les animaux et avec la nature, c'est le côté très apaisant. C'est un peu la base ! Et puis j'aime mes vaches, c'est important pour moi, elles ont toutes un caractère différent, elles sont toutes différentes, j'aime ça. Et puis, ça me plaît aussi de produire un lait bio pour les gens, de produire quelque chose de

qualité qui est en phase avec nos convictions. » Stéphanie Guilloteau est installée sur une ferme de Pancé, avec un troupeau d'une quarantaine de vaches laitières également en agriculture bio, depuis bientôt 10 ans. Travailler sur une exploitation, elle a « toujours fait ça ». Ses parents à elle avaient une ferme, les parents de son conjoint, Cyril Guilloteau, aussi. Tous les deux ont un BTS agricole en poche et une année supplémentaire de spécialisation en animation nature pour elle, en production vaches laitières pour lui. Le projet a été conçu à deux. D'abord en EARL puis en GAEC. Toujours associé-e-s. « M'installer, c'était pour le cadre de vie, la liberté d'organisation, d'espace et de temps, malgré les contraintes. Pour faire une famille aussi, c'est le cadre idéal. Après, au niveau de l'activité, qu'on ait un troupeau de chèvres, d'éléphants ou de vaches, pour moi, c'était pareil. », nous dévoile-t-elle, en descendant du tracteur pour récupérer les piquets qui balisent le chemin et encourager les vaches retardataires à rejoindre la salle de traite.

Elle est franche et réservée et le dit d'emblée, elle est en pleine réflexion professionnelle : « Dix ans après, mon choix m'est revenue à la tronche. Je sors d'un bilan professionnel parce que je me posais des questions. Un métier en

Objectif paysannes

Il y a Valérie Le Dantec, qui fabrique des fromages au lait cru à Chavagne, Sarah Le Goff, qui est maraichère à Iffendic, Rozenn Mell, qui brasse sa bière à Melesse, Anaïs Kerhoas, qui produit des plantes aromatiques et confectonne des tisanes à Sains, Elisabeth Gury-Oberthur, qui produit du jus de pomme et des noix et élève des moutons à Pleugueneuc ou encore Marie Bertrand, qui fait du pain à Guipry... Toutes figurent parmi les 15 portraits de femmes engagées dans l'agriculture biologique en Ille-et-Vilaine. Des portraits photographiques qui étaient à découvrir du 24 octobre au 21 novembre au restaurant Pique Prune de Scarabée Biocoop Cleunay (Rennes) et qui sont désormais visibles, jusqu'au 20 décembre, au

restaurant Pique Prune de Scarabée Biocoop Saint Grégoire. L'exposition *Paysannes*, on la doit à Mathilde Pilon, reconvenue reporter photographe depuis peu. Dans son communiqué, elle explique : « J'ai repéré, entre 2016 et 2017, des initiatives de femmes au niveau local afin de comprendre les enjeux qui les portent. Les agricultrices cherchent de plus en plus à mettre en cohérence leur projet professionnel, leur projet de vie et leurs convictions personnelles : vie saine au rythme de la nature, préservation de l'environnement, paysannerie. » Ainsi, les clichés nous donnent à découvrir un aperçu de leur travail, un petit bout de leur quotidien, qu'elles partagent avec générosité face à l'objectif. C'est inspirant et apaisant.



© CÉLIAN RAMIS

salariat, ça ne me motive pas du tout. Moi, ce que je voudrais, c'est ouvrir la ferme en fait. Ne pas être coincée qu'avec des vaches. Je veux conserver le cadre de vie et la liberté d'organisation, et développer un projet d'accueil social et pédagogique sur la ferme à terme. Ensuite, je devrais enchaîner avec une labellisation pour accueillir les structures qui accompagnent les publics comme les personnes handicapées par exemple. Ce n'est pas un loisir, je veux que mon projet soit rémunérateur. »

De son côté, Marie Edith Macé se souvient, les yeux pétillants, de la phrase qu'elle prononçait lors de son enfance : « Plus tard, c'est moi que j'trairais les vaches ! » Et ça n'a pas manqué puisqu'en 2008, elle reprend la ferme familiale, située en bordure quasiment de Rennes, à Melesse. Entre temps, elle a effectué des études de comptabilité et a exercé le métier pendant 15 ans. « Mon père disait qu'agriculteur, c'était le plus beau métier du monde mais que c'était un métier de con. Il ne nous a jamais inclus dans les travaux de la ferme quand on était petits avec mes frères. Finalement, j'ai repris et j'ai fait une formation pour adultes, un BPREA (Brevet professionnel responsable d'exploitation agricole, ndlr). », souligne-t-elle.

AFFRONTER LE SEXISME, QUASIMENT AU QUOTIDIEN

Des embuches, elle en a connu depuis son installation. Le sexisme, elle l'a affronté à plusieurs

reprises. : « Mon père était associé sur la ferme avec son frère. Quand il est parti à la retraite, ma mère l'a remplacé. Elle a continué avec un salarié et moi j'ai repris avec ce même salarié. Je me suis mise en GAEC mais ça a tourné en eau de boudin. Je me suis alors installée avec un père et son fils en 2012. On a fait grossir le troupeau et on a multiplié les activités : viande bovine, cidre, jus de pomme, marché à la ferme, etc. Tout en vente directe. C'était très chronophage. »

Elle s'occupe alors de la vente, du troupeau et de l'administratif. Jusqu'au jour, où le père et son fils - associés à 25% chacun à Marie Edith qui elle, détient 50% - viennent lui dire que comme elle ne fait pas de tracteur ni de béton, elle sera désormais payée 70%... « Ils me disent ça en novembre, vous savez quand France Inter (parce que c'est France Inter dans la salle de traite) annonce qu'à partir de ce jour-là, les femmes ne sont plus payées par rapport aux inégalités salariales !!! En gros, ils m'ont dit que sans eux, la ferme ne tournait pas... J'ai pris mes clics et mes clacs (façon de parler parce que je suis restée là) et j'ai recommencé toute seule. Je suis née là moi, j'ai un attachement viscéral à ce lieu. », scande l'agricultrice qui a conservé son troupeau de vaches laitières en agriculture bio et son marché à la ferme, où elle vend divers produits du coin. Depuis, elle a embauché un salarié et s'implique dans la vie locale en tant

qu'élué adjointe mais aussi à l'Adage en tant que vice-présidente ou à la Cuma (Coopérative d'Utilisation du Matériel Agricole), entre autre. La fameuse question, « Est-ce que je peux voir le patron ? », tout comme Lynda Renaudin, elle l'a déjà entendue : « C'est moi, dégage ! Non mais plus sérieusement, y a que mon nom sur l'exploitation... » La preuve que les inégalités et les stéréotypes sont bien ancrés.

Elle poursuit : « Quand je vais aux réunions à la Cuma, pour la gestion du matériel et des plannings, je prends toujours soin d'arriver 10 minutes en retard. Sinon, je dois taper la bise et les mecs en veulent toujours 4... Et puis, quand j'y vais, c'est jean et baskets. Je fais attention à m'habiller de la manière la plus neutre possible. C'est délirant qu'on puisse faire attention à ce genre de calculs ! »

PRISE DE CONSCIENCE, VIGILANCE ET PIQURE DE RAPPEL

Ses connaissances lui ont, en partie, étaient transmises par sa mère. Une vraie élèveuse, comme elle dit. Qui lui a tout appris sur les vaches, sur les gestes à avoir avec elles, sur la gestion de la ferme. Intervenants extérieurs et techniciens lui ont souvent dit que cette exploitation, c'était une affaire de femmes. Parce que depuis 5 générations, ce sont elles qui transmettent les informations concernant l'élevage et le rapport aux animaux.

« C'est la société qui fait que les femmes s'occupent des animaux. Ma mère a commencé à avoir un statut très tard. Elle a été cheffe parce qu'elle a repris la suite de mon père. Ma grand-mère, mon arrière grand-mère, etc. n'avaient pas de statut, elles. Elles n'étaient que des femmes de. Comme les boulangères. Ce sont les femmes des boulangères. Alors qu'elles passent leurs journées entières dans la boutique. Il y a plein de métiers comme ça. Quand je travaillais en compta, on conseillait justement à nos clients de déclarer les femmes. C'était une vraie révolution à l'époque ! Aujourd'hui, l'égalité femmes - hommes est d'actualité et tant mieux ! », s'anime l'agricultrice. Les choses avancent. Les mentalités progressent. Doucement. Lentement. Entre les générations, un fossé se creuse. Sans parler d'incompréhension - parce qu'on n'a pas mené

l'enquête sur ce terrain-là - Stéphanie Guilloteau décèle tout de même une sorte de rejet vis-à-vis du modèle parental : « Je ne voulais surtout pas être comme eux. Pas dans leur métier mais dans leur couple. Et puis, des fois, je me suis aperçue que ce que je ne voulais absolument pas reproduire de ma mère, je l'ai fait quand même. Ça ne me va pas. Il y a vachement de choses à changer dans la société et dans les mentalités. Moi, je commence par l'éducation de mes enfants. C'est super important. Je veux donner toutes les clés à nos enfants. On a 2 garçons et une fille et je veux qu'ils aient tous les trois les mêmes clés. »

Lynda et Stéphanie parlent toutes les deux de « piqure de rappel », d'attention et de vigilance à avoir au quotidien. Si pour la ferme, les décisions se prennent et se répartissent à deux, il doit en être de même à la maison.

« En fait, faut toujours la ramener. Et c'est jamais évident parce qu'on passe vite pour des rabats joie. Faut réussir à être fines... Par exemple, moi j'entends « Si tu veux que je fasse plus de vaisselle, tu vas donner à bouffer aux vaches », je suis pas contente d'entendre ça. Ça ne me va pas. Les tâches de la maison ne sont pas que pour moi. C'est particulier dans une ferme, le fonctionnement de la maison, de l'organisation, entre les enfants, les repas, les tâches ménagères, etc. est très lié au travail sur l'exploitation. Tout est intrinsèquement lié pour moi. Quand je fais la bouffe le midi, je me dis que ça fait parti du boulot. C'est pas très valorisant. Alors oui, Cyril est plus motivé que moi par les vaches mais bon... C'est pour ça que j'espère qu'avoir mon activité en parallèle aidera à résoudre quelques problèmes. On verra. », pointe Stéphanie. Elles ont conscience que la problématique est sociétale. « Ces inégalités sont historiques. Les tâches ménagères, les enfants, les repas... Avec Pascal, on essaye de se partager au max les tâches. Mais oui, il faut encore une petite piqure de rappel. Quand je vois que ça se déséquilibre, je lui dis et puis ça se rééquilibre. Mais c'est tout le temps comme ça. », précise Lynda Renaudin. C'est aux femmes qu'incombe la responsabilité de la vigilance permanente et la responsabilité de pointer les inégalités, afin de rééquilibrer la balance.



© CÉLIAN RAMIS

L'ENRICHISSEMENT PAR L'AUTO-FORMATION, ENTRE AGRICULTRICES

Ce que note Anaïs Fourest à partir des premiers résultats de l'enquête et une analyse plus large des problématiques concernant l'égalité entre les femmes et les hommes, c'est que les tâches principalement réalisées par les femmes sont souvent des « tâches entrecoupées, entrecoupables » : « en gros, qui peuvent être interrompues, si par exemple, elles font la compta, elles peuvent fermer l'ordinateur pour aller faire à manger ou aller chercher les enfants à l'école. » Ainsi, la charge mentale du foyer est plus souvent attribuée aux femmes « et ça se retrouve ensuite dans la gestion des fermes. » À travers le groupe non mixte, les participantes témoignent de leur volonté de travailler sur les causes de la dévalorisation des missions des femmes et sur comment il est possible de les revaloriser. Dans leurs discours et anecdotes, on entend la difficulté de la répartition des tâches domestiques dont le bon fonctionnement et l'équilibre leur incombe encore à elles, les femmes. Et subsistent encore également les représentations genrées faisant persister et perdurer les préjugés, accompagnant ainsi le sentiment d'illégitimité que de nombreuses agricul-

trices ressentent. Et quand on aborde le sujet, un même exemple revient toujours sur le tapis : le tracteur. « Pascal utilise plus le tracteur que moi, c'est vrai. Mais je sais le faire. J'ai appris sur le tas parce que ça m'a intéressée d'apprendre. Je suis une femme et je ne vois pas pourquoi je ne conduirais pas un tracteur. Une fois, Pascal a été arrêté 3 mois, j'ai tout fait toute seule, je suis capable de faire tous les postes. Si je dois labourer, je laboure. Je ne peux pas vous donner une journée type parce que ça dépend des saisons, des besoins, etc. Mais déjà le minimum syndical, c'est la traite – qu'on fait souvent à 2 – l'alimentation des animaux et l'administratif. Après, il y a les coups de fil, la vente, on peut être amené à devoir refaire les clôtures, à raboter l'espace, on soigne les animaux, puis il faut aller chercher ma fille à l'école et repartir à la traite, etc. Quand j'ai repris mes études, mes enfants étaient petits (bon maintenant ils ont 20, 17 et 9 ans) mais je ne pouvais pas travailler sur la ferme en même temps. Pascal gérait. C'est un vrai travail d'équipe. », souligne Lynda Renaudin.

Au sein du groupe Les Elles, une formation informelle a été organisée pour celles qui sou-

haitaient apprendre à conduire un tracteur. Les volontaires se sont retrouvées à la ferme de Stéphanie et Cyril. Fille d'agriculteurs, elle a appris dès son adolescence à diriger l'engin, tout comme ses frères. « C'était chouette cette formation tracteur. C'était très intéressant d'être toutes sur la même position et non pas dans la relation de dominants et de dominées. En général, c'est ton père qui t'apprend ça ou ton mari. À un certain âge, c'est bon t'as plus envie de ça. Entre pairs, c'était rassurant et enrichissant. », commente Stéphanie Guilloteau, tout aussi convaincue que ses consœurs de l'évolution progressive des mentalités. Qui vient notamment des femmes et des filles elles-mêmes. « Je vois ma nièce l'autre jour, je la mets sur le tracteur, elle a 11 ans, et elle me dit « Mais je peux pas en faire, je suis trop petite. » On a discuté et pour elle, en tant que fille, elle peut tout à fait conduire un tracteur, elle voit même pas pourquoi elle ne pourrait pas. Elle disait juste qu'elle était encore trop jeune. C'est bien, on gagne des batailles ! », se réjouit Marie Edith Macé.

LIBÉRER LA PAROLE DANS UN ESPACE BIENVEILLANT

Elles s'accordent toutes les trois sur de nombreux points, en particulier sur l'intérêt à participer au groupe Les Elles. Il a suffi d'une seule réunion à Marie Edith, la moins convaincue au départ : « On ne se sent pas légitimes à parler quand des hommes sont à côté. On le devien-

dra mais faut qu'on s'entraîne. Les femmes, on se met une pression pour prouver qu'on peut y arriver. Et souvent, on échoue parce qu'on y va en force ou avec la trouille au ventre. Je ne dis pas que c'est la faute des mecs, eux aussi ont des injonctions qui sont difficiles, mais je dis que c'est la faute de la société. Entre nous, on a une grande liberté de paroles. » Même son de cloches du côté de Lynda qui apprécie le fait de pouvoir discuter de leurs vécus et d'avancer ensemble.

« On s'encourage et on se soutient. Il n'y a pas de jugement et il y a une parole libre. Chacune raconte son vécu, ses craintes, ses doutes, etc. Collectivement, y a moyen de dépasser les difficultés. À cause du regard des autres, certaines agricultrices se mettent dans des situations où elles ne sont pas reconnues parce qu'elles n'osent pas. Et c'est incroyable de se dire qu'il y a des organismes para agricoles qui portent ce regard stéréotypé, même s'il est inconscient. Il faut qu'on arrive à dépasser ça, ce regard des autres, et ça ne va pas se faire en un claquement de doigts mais ça avance. C'est pour ça que le groupe me plaît. Si on sent le jugement, forcément on se rétracte et on ne veut plus avancer. Là, on est dans l'écoute et la bienveillance. C'est très enrichissant d'entendre et de découvrir les expériences de chacune car on a toutes des parcours différents. », précise-t-elle. La liberté de paroles revient de concert entre les



© CÉLIAN RAMIS



© CÉLIAN RAMIS

trois, tout comme le fait de pouvoir exprimer des questionnements, des réflexions, des ressentis et de se rendre compte qu'ils sont communs au groupe, et plus largement au genre féminin. « J'aime bien le partage de vécus entre nous. On partage les mêmes soucis sur nos fermes et avec les mecs, les nôtres mais aussi les voisins, etc. On est contentes de partager. Je me posais des questions et je me suis aperçue que je n'étais pas la seule à me les poser. C'est intéressant de pouvoir échanger. Ça permet aussi de prendre du recul. Sur certaines choses par exemple, seule, je serais allée à la confrontation mais ça ne fait pas avancer le schmilblick. En parler avec les autres agricultrices et réfléchir ensemble, ça permet d'aborder ça plus calmement et de rééquilibrer ce qui ne va pas. Ça m'a beaucoup aidée à me rendre compte de certaines difficultés et ça m'a aidée à les exprimer. Ça me titillait intérieurement et on en a parlé. Puis, chez soi, on re-négocie. Ça nous a déjà permis de changer l'organisation à la maison. Maintenant, c'est Cyril qui emmène les enfants à l'école le matin. On partage mieux et ça soulage. », analyse Stéphanie, précisant ensuite en rigolant : « Bon, c'est moins facile quand on est enceintes et qu'on allaite... Mais bon, c'est de l'organisation de couple ! »

FORMATION ET TRANSMISSION

La formation apparaît également comme un élément essentiel à la construction de leur légitimité

et de leur émancipation. Lynda Renaudin ne s'en cache pas, elle a beaucoup appris sur le tas mais cela n'était pas suffisant. Sa formation lui a permis d'appréhender de manière globale une exploitation et de faire des stages dans une autre ferme, afin d'avoir un regard extérieur.

« La formation, c'est très important. Et j'ai vraiment envie de conseiller aux femmes qui voudraient se former mais n'osent pas, de se renseigner sur ce qui existe, les aides, etc. et de ne pas s'arrêter aux difficultés de la garde d'enfants, de la répartition des tâches durant cette période-là, etc. Je crois que ce qui est important, c'est de communiquer, de parler, ne pas se retrouver seules dans ce qu'on fait. Parce qu'on peut vite être isolées. », explique-t-elle, en concluant : « Quand on montre qu'on a des connaissances et des compétences, le genre s'efface et on se fait reconnaître en tant qu'agricultrice dans sa globalité. Dépasser le premier regard, c'est important. » Tout comme Stéphanie Guilloteau met un point d'honneur à éduquer ses enfants dans le respect des autres et de soi, et de l'égalité, Marie Edith Macé insiste sur la transmission au travers de deux exemples. Le premier, lors d'une journée des Elles ouverte aux filles en études pour devenir cheffes d'exploitation : « On leur a parlé de la formation tracteur faite entre nous et elles ont dit qu'elles voulaient faire ça ! Le fait qu'on suppose que les filles ne savent pas et/ou ne peuvent pas faire

du tracteur, c'est un vrai frein. Là, elles étaient très enthousiastes et demandeuses. »

Le deuxième, lors d'une intervention au lycée agricole du Rheu auprès des premières années de BTS avec qui le groupe a fondé un partenariat (l'établissement scolaire a déjà dans le passé mené des travaux sur l'égalité entre les femmes et les hommes) : « On leur a demandé de se positionner Hommes ou Femmes selon les questions. On a demandé « Qui fait du tracteur ? », bon tout le monde mais du coup pour la société, ce sont les hommes qui font du tracteur. On a demandé « Qui fait les clôtures ? » et un garçon est allé se placer du côté « Hommes » et a dit sous forme de blague « Si on veut qu'elles soient droites ». Là, je lui ai dit que c'est par rapport à ces blagues que la société n'avance pas. Il a écouté, il a compris et il a dit « Ok, vous avez raison, j'avais pas pris conscience de ça. » Parce que la société nous a appris que le rose et les poupées sont pour les filles et que le foot et le bleu sont pour les garçons. Ça crée des inégalités entre les femmes et les hommes. Comme dit une expression d'une copine espagnole, il faut chausser les lunettes violettes. On est alors plus à l'écoute des choses. » Ainsi, les échanges ont permis d'aborder la question des représentations sur les rôles et les assignations des hommes et des femmes dans les fermes et de pouvoir mettre à plat les idées reçues qui perdurent encore dans la société.

LANCÉES DANS UNE DYNAMIQUE D'EMPUISANCEMENT ET DE PARTAGE

Les premiers résultats de l'enquête donnent une idée des profils des paysannes, adhérentes de l'Adage 35 et fondent la matière pour les entretiens en cours de réalisation. Tous les échanges et partages d'expériences, les interventions, les données quantitatives et qualitatives constituent désormais une base solide sur laquelle s'appuie les agricultrices des Elles pour impulser la suite de leur belle dynamique. « Elles veulent travailler à travers deux axes : la communication, les moyens et les supports pour partager en dehors du groupe avec les femmes et les hommes au sein et en dehors de l'association. Que ce soit à travers du théâtre, des illustrations... Elles veulent que ce soit palpable par et pour tout le

monde. Elles veulent aussi explorer l'axe des interrogations et des recherches : souvent, on constate que ce sont des femmes qui sont à l'initiative de cercles vertueux, à l'origine des changements, etc. Elles veulent interroger ça : est-ce vrai ? Comment s'appuyer là-dessus ? Est-ce transférable à tou-te-s ? Cette année, nous avons été soutenues par le Département. Puis on a fait une demande pour le groupe Les Elles pour avoir un financement de la part du ministère de l'agriculture sur les trois prochaines années (GIEE, disposition national d'obtention d'aides financières, ndlr) et ça a été accepté cet été. C'est tout frais. C'est une bonne nouvelle et une bonne reconnaissance. », se réjouit Anaïs Fourest.

Elles entendent bien déplacer des montagnes. Et ce, avec humilité. Ensemble, elles œuvrent à la visibilité de leur présence et de leur travail sur les fermes et leur valorisation, en rééquilibrant au mieux la répartition des tâches. Pour que la répartition des tâches ne mène pas à la dévalorisation de la personne qui les entreprend. Parce que la partie invisible du travail – les tâches domestiques, l'éducation des enfants, la charge mentale, etc. – reste portée par les femmes, peu importe les générations, comme le souligne à juste titre la coordinatrice du groupe. Petit à petit, elles mettent sur la scène publique les notions de capacité de prises de décisions, de réalisation des envies et des besoins, de l'importance des formations. Pour les connaissances, pour soi et pour la confiance et le sentiment de légitimité. Pour s'émanciper du regard de la société qui doit se déplacer et déconstruire les préjugés.



© CÉLIAN RAMIS

C'EST QUOI AVOIR L'AIR FRANÇAIS-ES ?

Qu'est-ce qui définit un-e individu ? Son origine ? Sa couleur de peau ? La langue qu'elle parle ? Nos racines sont-elles un frein dans nos relations aux autres ? Comment connecter nos cultures et nos singularités à celles d'autres personnes ? La pièce chorégraphique *We Are Monchichi (W.A.M)*, présentée du 15 au 19 octobre au Triangle dans le cadre du festival Marmaille, interroge la multiplicité de nos identités et explore les manières dont elles peuvent entrer en résonance et/ou en confrontation avec l'autre.

Elle est taïwanaise et vit à Paris. Il est italien et vit à Berlin. Elle est issue de la danse classique, contemporaine et traditionnelle chinoise. Il est issu d'un peu toutes les danses, avec une appétence particulière pour le hip hop et le breakdance. Son prénom veut dire « *poème intelligent* ». Son surnom, donné par sa grand-mère, est « *Marcolino* ». Shihya Peng et Marco di Nardo interprètent *We Are Monchichi*, adaptée de la pièce originale *Monchichi* créée en 2010 par Honji Wang et Sébastien Ramirez, fondateurs de la compagnie Wang Ramirez. « *C'est leur histoire à eux. On a travaillé avec les dramaturges pour l'adapter à nous.* », souligne Marco di Nardo, à la suite d'une représentation au Triangle. Shihya

Peng poursuit : « *On a passé des auditions pour que les chorégraphes voient si le duo fonctionne. Car nous ne sommes pas un couple dans la vie, comme eux le sont. Mais les conflits, les disputes, l'amour amical... ça, ça vient de nous deux, c'est notre propre histoire.* » Les deux danseurs parlent d'échanges, de mélanges, d'ouverture. Ils abordent là leurs expériences avec la compagnie, précisément pour ce spectacle. Mais leurs propos font écho à ceux délivrés tout au long de la chorégraphie.

LA GÉNÈSE DE MONCHICHI

Honji Wang est née à Francfort de parents coréens. Sébastien Wang est français avec des origines

espagnoles. Leurs parcours sont différents, leurs danses aussi. Ils partagent leur vie ensemble, la scène également, en tant que chorégraphes et danseurs. Dans une vidéo diffusée sur le site de *Konbini* le 26 mars dernier, le duo revient sur l'origine de *Monchichi*, leur première pièce. « *Dans ce spectacle, c'est vrai qu'on parle beaucoup de multiculturalisme, de là où on vient, de nos origines. Comme c'était présent à ce moment-là dans le début de notre rencontre, on s'est dit que c'était intéressant d'aborder le sujet.* », explique Sébastien Ramirez. Honji Wang complète : « *Mais en fait, c'est aussi un clash culturel en général, de où on vient. Parce que la culture de où on venait, c'était la « subculture ». De monter sur scène, faire des pièces de théâtre, c'était pas du tout notre milieu culturel. Qu'est-ce qu'on veut communiquer à travers la danse en fait ? La danse hip hop, la danse contemporaine, la danse classique... »*

La danse comme langage à part entière, comme moyen d'expression et de compréhension, comme outils de savoirs et de mélanges. À l'instar de leurs trajectoires et de leurs racines qui cristallisent bien souvent de nombreuses tensions composées de clichés et de préjugés racistes. « *Le nom (du spectacle, ndr) est venu parce que quand j'étais petite, j'ai grandi dans un endroit, un quartier en Allemagne, où il n'y avait pas beaucoup d'allemands. Ils pouvaient pas prononcer mon nom ou ils me demandaient comme je m'appelle. Et parce que les européens ne font pas trop d'efforts pour prononcer les noms étrangers, il a dit 'on dirait « Monchhichi » (peluche que nous appelons le plus souvent « Kiki », ndr) parce que tu es petite, tu ressembles à un petit singe'. Alors, il m'a appelée Monchichi.* » Une anecdote qu'Honji Wang dévoile dans l'interview mais aussi dans le spectacle *Monchichi* et son adaptation *We Are Monchichi*.

FAIRE TOMBER LES CLICHÉS...

Dans *W.A.M*, les stéréotypes se confrontent et le jeune public s'en amuse. Parce que l'humour est une pièce maîtresse de la création du duo Wang Ramirez, conservée à merveille par le duo Peng di Nardo. Ils s'observent, se jaugent. Il y a du « *Suis moi je te fuis, fuis moi je te suis* » dans leur jeu de ping pong diffus qui ressemble à une tentative d'apprivoisement de l'autre. Il y a de la séduction, de l'incompréhension, des rapprochements, des

écarts, des tensions, de la méfiance et puis les barrières tombent. Par le dialogue, les témoignages croisés de l'intime et des vécus qui s'expriment par les voix et les corps en mouvement quasi permanent. « *On ne comprend pas quand tu parles. Tu parles français comme une vache italienne. Moi, je voulais passer pour une française.* », dit Shihya Peng, qui précisera plus tard : « *J'ai adopté la France et la France m'a adoptée. Je sais que je n'ai pas l'air d'une française.* » Elle, on la prend pour une chinoise ou une thaïlandaise. Lui, on lui renvoie dans la tronche son amour pour « *la pasta* » et sa « *mamma* ». Les italiens conduisent comme des fous, les chinois mangent les chiens. « *Je suis taïwanaise !!!* », s'écrie-t-elle : « *Je suis en France depuis 7 ans. Nous, nous mangeons avec les baguettes et les français mangent la baguette.* » Le spectacle explore la confrontation des êtres en raison des préjugés et fait la part belle aux jeux de mots et au comique de situation, mais aussi aux mélanges de styles musicaux, de langues et surtout de danses. On passe d'une danse de salon à du hip hop, d'un tango et d'une salsa revisitée-e-s à du contemporain et des arts martiaux à du classique. Avec légèreté, puissance et fluidité.

...POUR RENCONTRER LES AUTRES

Résultat : une pièce tendue, sensible, esthétique, drôle, subtile et intelligente. Qui met les pieds dans le plat sans s'excuser et c'est ce qu'on aime. L'équilibre est parfait. Ils partagent l'espace, tour à tour dans l'ombre et la lumière et expriment leur singularité et leur individualité au-delà des clichés sur leurs réelles ou supposées origines. Ainsi, ils trouvent leur place dans le duo qu'il soit amical, amoureux et/ou artistique et gagnent de leurs enrichissements mutuels. Un brassage des genres qui s'effectue dans un décor épuré où les danseurs sont simplement accompagnés d'un arbre sur le plateau. « *C'est un symbole de connexion entre la vie et le ciel. Et puis c'est un symbole de la vie aussi.* », conclut Marco di Nardo, rejoint à ce propos par Shihya Peng : « *C'est la vie, ça ressemble à la vie. Les racines, les branches qui poussent...* » N'ajoutons rien. Vivons. Ensemble.

bref

EMPREINTES

L'association LADAPT – qui œuvre à l'insertion sociale et professionnelle des personnes handicapées – présente, jusqu'au 17 janvier 2020, l'exposition *Empreintes* à la Maison des Associations de Rennes. Les photographies ont été réalisées par des personnes inscrites dans un parcours de l'association, ayant été invitées à travailler sur leur image et sur leur identité. Un angle peu développé et très intéressant.

chiffre du mois

27/11

La compagnie Erébé Kouliballets propose un duo danse et chants autour de la thématique de la liberté dans *Fy*, à voir place de Serbie à Rennes à 20h.

chiffre du mois

bref

EN MUSIQUE !

Les TransMusicales se déroulent du 4 au 8 décembre à Rennes. On pourra découvrir le rap d'Alyona Alyona, l'esthétique perse de Liraz Charhi, les vapeurs rock de chicha de Los Bitchos, les textes poignants de Lous and The Yakuza, les polyphonies grecques et orientales de Marine Satti, l'afro-rock de Sahra Halgan... Et assister à des conférences sur la place des femmes dans la musique.

bref

yegg aime les concerts

LES ENLAIDIES OFF

Aux Ateliers du Vent / Le 06-12-19

bref

LA QUÊTE POÉTIQUE DE LILY

On l'attendait avec impatience. Le 18 octobre dernier, Ladylike Lily présentait son spectacle *Echoes*, destiné au jeune public, sur la scène de l'Antipode, à l'occasion du festival Marmaille. Un conte musical et visuel à l'esthétique ludico-onirique.



© CÉLIAN RAMIS

L'ÉQUIPE DE YEGG SE JOINT À LA LUTTE CONTRE LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES



Les Bleus et les Rouges prirent peur. Leurs couleurs allaient-elles disparaître ? Ils décidèrent de se séparer. On enferma les femmes pour être surs qu'il n'y ait pas de naissance. Le monde commença à perdre ses couleurs. » C'est dans ce contexte que naît Lily. Dans un monde en noir et blanc, dans lequel les habitant-e-s passent leurs journées enfermé-e-s dans leurs maisons. Début mars 2019, la chanteuse et musicienne Oriane Marsilli, alias Ladylike Lily, sort *Echoes*, un opus dont la forme ne s'arrête pas aux 15 chansons de l'album. Elle réalise également les visuels – qu'elle publie dans un livret accompagnant l'objet – et imagine une vie physique à l'histoire racontée. Sur scène, on vit les aventures avec la jeune fille qui entreprend une quête exaltante à la recherche des couleurs et des éléments qui constituent notre monde. Accompagnée de sa guitare, de sa voix, de son clavier, de sa pédale à sample et de sa créativité, Ladylike Lily joue avec les rythmes, les formes, les ombres, les lumières, les ballons et les marionnettes créées au service du récit de ce conte philosophico-musical.

L'instant est magique et ludique. Propice à l'éveil sensoriel mais aussi intellectuel. L'artiste nous guide sur le chemin d'une réflexion profondément écologiste, féministe et humaniste. La relation entre les êtres humains, le rapport à la nature, le respect de soi et des autres, la notion de consentement... Ladylike Lily chérit ces thématiques, essentielles à la construction des individus et au bon fonctionnement des sociétés. C'est avec poésie et humour qu'elle nous emmène franchir les plaines, plonger dans les fonds marins, voler dans les airs, affronter la jungle et graviter dans l'espace. On croise des animaux, des végétaux et des couleurs ! On s'émerveille de l'arc-en-ciel éparpillé partout dans la salle, des plantes en papier, d'une Lily en ombre chinoise, de l'apparition de Monstre Bisous et des « *belles et libres* » méduses qui s'animent. Ladylike Lily offre aux petit-e-s et aux grand-e-s la liberté de conquérir leurs rêves et d'exprimer leurs émotions que ce soit par des mots, des dessins, des chansons, des formes ou des couleurs. Envoutant, intelligent et sensible. Et aussi joyeux et émouvant.

TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR

CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict
- p.35
- YEGG & the city
- p.36

IN NEED OF LOVE

LISA SIMONE
NOVEMBRE 2019

Cd

« Nous sommes tous les descendants de nos ancêtres. En ce sens, je suis comme tout le monde. Le fait que ma mère soit connue dans le monde entier ajoute une épaisseur à cela. Je serai toujours la fille de Nina Simone et j'épouse complètement mon héritage. », répond Lisa Simone, interviewée sur son nouvel album *General Pop*, en juillet dernier. Elle s'est engagée pendant 10 ans auprès de l'US Air Force, avant d'intégrer des comédies musicales et des groupes. En 2014, elle sort son premier album en solo et cinq ans plus tard signe son troisième opus. Si elle puise son inspiration dans ce qui l'entoure, Lisa Simone livre une œuvre très personnelle et émouvante. Parce qu'elle s'affranchit de l'ombre maternelle qui plane au dessus d'elle, tout en épousant et acceptant qu'inspire son nom. Chanteuse, compositrice et autrice, elle dévoile son talent, dans une démarche de résilience et d'empuissancement. Ici, c'est bien Lisa Simone que l'on entend et personne d'autre. Elle chante sa vie, ses cicatrices, ses amours, ses doutes, ses réflexions, ses failles et ses forces, sur des musiques soul et gospel. Sensible et vibrant, beau et poignant.

MARINE COMBE



Dvd

WILD ROSE
TOM HARPER
NOVEMBRE 2019

À sa sortie de 12 mois d'incarcération, Rose-Lynn Harlan se voit déjà comme la prochaine star de la country. Veste à franges, santiags et tee shirt aux couleurs du drapeau américain, la jeune femme de 24 ans ne vit que pour la musique, sa musique, la Country. Gueularde et effrontée, la chanteuse n'a qu'un rêve, quitter Glasgow et rejoindre Nashville, la ville-mère fondatrice de la country musique. Mais voilà, Rose-Lynn est aussi une jeune maman de deux enfants dont elle a partiellement délaissé l'éducation pour la confier à sa mère. Si elle est assignée à résidence par la contrainte d'un bracelet électronique, la jeune femme n'abandonne pas sa volonté de réintégrer son band de Glasgow auprès duquel elle officie depuis l'âge de 15 ans. Malgré sa condition sociale et ses nouvelles responsabilités auprès de ses enfants qu'elles se réattribue, Rose-Lynn n'abandonne pas ses rêves. Fusion du film social britannique et du film musical à rebondissements, *Wild Rose* s'impose comme un film parfaitement réussi de bout en bout. Cela tant par le tempo du scénario emmené par une bande originale excellente, que par l'envoûtement produit par la très criarde et féminine héroïne interprétée par l'actrice et chanteuse irlandaise Jessie Buckley, véritable révélation ! Une force et une impertinence du personnage qui provoque l'admiration et une affection certaine pour celle qui ne renonce pas. Un charme dévastateur qui participe à la réussite de l'œuvre. Tom Harper nous offre ici une comédie rythmée sur une trame sociale très british, le tout emmené par le deuxième grand personnage du film qui n'est autre que la musique country elle-même. Le film bouleverse et happe par son dynamisme et sa vivacité. Un véritable petit chef d'œuvre qui n'aura nul besoin d'être comparé à d'autres films musicaux de ces derniers temps tant il est unique en son inspiration et sa consistance.

CÉLIAN RAMIS



PROXIMA
ALICE WINOUCOUR
NOVEMBRE 2019

Sarah est une femme française astronaute qui se voit confier un rôle crucial sur une mission spatiale inédite. Un voyage vers Mars, d'une durée d'un an. Si la mission est un défi scientifique et humain pour la conquête spatiale, elle l'est tout autant pour la maman d'une jeune fille de huit ans. Stella et sa maman sont très proches et vivent ensemble depuis la séparation de Sarah et son ex compagnon. Une relation fusionnelle mise à rude épreuve par le défi de la mission spatiale ayant pour conséquence un éloignement rapide qui n'est pas sans risque. Si *Proxima* nous fait entrer dans les très pointilleux et colossaux préparatifs d'une mission spatiale, l'œuvre met en relief avec tout autant de lyrisme, la préparation psychologique de cette mère aimante et tout aussi investie dans son rôle maternelle que scientifique. Le troisième film d'Alice Winocour est une vraie réussite. Le film tourné en 4 langues propose une plongée très réaliste et extrêmement bien documentée au cœur du C.N.E.S, un milieu presque exclusivement masculin. Si le personnage de Sarah ne recule devant rien pour accomplir son rêve d'astronaute, la cinéaste met habilement en lumière les nombreuses difficultés auxquelles elle est confrontée en tant que femme. L'univers masculin et misogynne dans lequel évolue la scientifique n'empêche en rien la réalisation d'elle-même en tant que femme et en tant que mère. Ici pas de super-héroïne, mais une femme avec des sentiments, des inquiétudes et des faiblesses, se heurtant à des choix existentiels douloureux. En cela le sujet et le film sont en tous points féministes. Alice Winocour, à travers une mise en scène soignée et une interprétation magistrale d'Eva Green, raconte des émotions. Le film est un hommage aux femmes et aux mères qui doivent redoubler d'efforts pour être considérées les égales des hommes. L'œuvre inédite en son genre prononce un profond respect aux femmes et mères astronautes de tous temps.

CÉLIAN RAMIS



Livre

LE GOÛT DU BAISER
CAMILLE EMMANUELLE
NOVEMBRE 2019

À la suite d'un accident de vélo, Aurore perd le goût et l'odorat. Au lycée, elle cache ce handicap, dont elle découvre la mesure au quotidien. Elle s'inquiète de ne plus retrouver la saveur de ce qu'elle mange, de ne plus jamais savoir si elle sent mauvais sous les bras etangoisse pour sa vie affective et sexuelle en devenir. En plein apprentissage de ses désirs et des plaisirs pour soi et pour ses partenaires, comment gérer ce qui lui arrive ? Poussant la porte d'un club de boxe, Aurore va s'initier à bien plus qu'un sport de combat. La journaliste et autrice Camille Emmanuelle met les pieds dans le plat. Et elle le fait bien. Avec *Le goût du baiser*, elle inaugure la collection L'Ardeur et prouve que la littérature érotique n'est pas réservée aux adultes aguerris mais peut aussi être partagée auprès des adolescent-e-s. La lecture de ce premier roman est galvanisante, la sexualité, désacralisée, étant abordée avec naturel, légèreté et justesse. L'exploration des corps, l'expression des désirs et envies, la découverte intrinsèque de la personnalité en construction... Camille Emmanuelle invite, ados et adultes, à placer tous leurs sens en éveil, à déculpabiliser face à la pression de la société et à prendre du plaisir. En lisant, en se caressant, en partageant son intimité avec un-e autre, en jouissant.

MARINE COMBE





© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

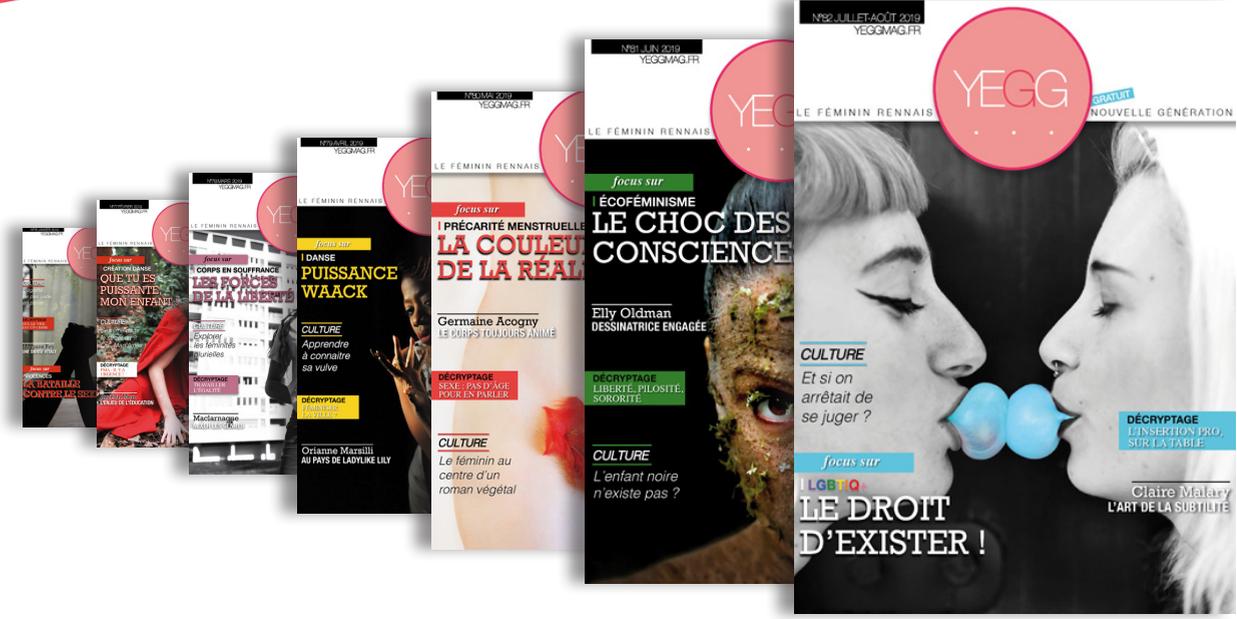
Épisode 66 : Quand j'ai mené l'enquête au sein du Ring

À quelques mètres de l'ADEC se trouve la bibliothèque spécialisée dans les textes de théâtre. Le 17 octobre, à 17h30, se tenait le premier Ring de l'année réunissant une dizaine de personnes autour d'un thé, d'un café et de biscuits mais surtout autour du théâtre. Pas besoin d'être professionnel-le-s, ni même passionné-e-s par le secteur. On peut simplement être curieux-euses et avoir envie de découvrir l'art autrement. A chaque session, un-e membre de l'Arène Théâtre, association étudiante de Rennes 2 dédiée au théâtre, vient présenter son projet et choisit la thématique du cercle. Ici, ce jour-là, ce sera enquêtes policières et pièces de théâtre. « C'est intéressant car on va en voir au cinéma ou à la télé mais rarement dans le spectacle vivant. », explique Julie, de l'Arène Théâtre. Cette année, elle adapte sur scène *La mort n'est pas une fin* d'Agatha Christie qu'elle présentera au cours du

premier semestre 2020 à Rennes. L'instant se poursuit avec la lecture d'un extrait de *La souris* d'Agatha Christie également. Les volontaires se lèvent, se répartissent les rôles et déclament leurs répliques. Pareil pour *Huit femmes*, de Robert Thomas (dont l'œuvre a été adaptée au cinéma par François Ozon). On lit, on discute, on découvre des pièces, on rigole en entendant le titre d'une comédie intitulée *Ma sœur est dans une secte*, on pose des questions, on échange autour des extraits entendus, et on passe de la légèreté de la comédie à la noirceur du genre policier. L'heure s'écoule tranquillement et on ressort ravi-e-s d'avoir expérimenté le Ring, où l'on ne serait jamais allé-e-s sans le prétexte de la rubrique, par peur de ne pas être légitimes. Comme quoi, faut oser !

| MARINE COMBE

LAURIE HAGIMONT BIBICHE ZÈDE LIS PERONTI MANON CARBONNEL
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ CLAIRE MALARY SARAH DESSAINT NADÈGE NOISSETTE LÉA MAZÉ
 ROZENN MORO MÉLISSA PLAZA SELENE TONON GAËLLE AUBRÉE ODILE BAUDOUX
 LYDIE PORÉE ARMELLE BILLARD CHARLOTTE MARCHANDISE VÉRONIQUE NAUDIN
 GAËLLE ABILY ESTELLE CHAIGNE ELLY OLDMAN AURÉLIA DÉCORDÉ GONZALEZ
 GÉNÉVIÈVE LETOURNEUX CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MORGANE REY
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN ANOUCK MONTREUIL
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT NGUYEN GAËLLE ROUGIER
 ANNE LE HENAFF ELISE LE CALVEZ GÉRALDINE WERNER
 JESSIE MAGANA SANDRA LE GUEN
 CATHERINE LEGRAND
 PP7



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR